

Présentation

Normand Doiron

Volume 22, numéro 2, automne 1986

Voyages en Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036886ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036886ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Doiron, N. (1986). Présentation. *Études françaises*, 22(2), 3–4.
<https://doi.org/10.7202/036886ar>

PRÉSENTATION

On n'a pas toujours voyagé. En tant que mode de déplacement possédant ses caractères spécifiques, le voyage semblerait même une pratique relativement récente. Elle se répand brutalement au XVI^e siècle, au milieu des querelles religieuses, dans le sillage de l'humanisme. On ne formule sa théorie qu'au siècle suivant, dans un certain nombre de traités sur l'*art de voyager*.

De l'humanisme, le voyageur retiendra la fascination du livre. Contestant l'*autorité* des Anciens au nom de l'*expérience* du monde, les voyageurs pourtant reviennent au livre. Ils récupèrent l'ancienne métaphore du *Livre du Monde* revivifiée par la théologie naturelle. Ils écrivent leurs voyages. Et ces récits constituent une nouvelle classe de livres, une nouvelle autorité fondée sur l'expérience, un espace médiateur, construit à l'intersection du livre et du monde, où le déplacement devient écriture, et la lecture, parcours dont nous avons voulu souligner ici les étapes essentielles : «le départ» (N. Doiron), «l'inscription dans le paysage» (G. Thérien), «la fin du voyage» (R. Ouellet). Cette relation paraît à ce point étroite que, si un jour le livre devait disparaître comme d'aucuns le présagent aujourd'hui, le voyageur disparaîtrait probablement avec lui.

De la théologie, le voyageur retiendra le rêve d'un monde universel. Il apparaît au moment où la Chrétienté perd son unité, où le monde médiéval, sous la pression de nouveaux pouvoirs techniques, économiques et politiques, se fragmente et se désagrège. Pèlerin dans un monde privé de centre, le voyageur se lance à la poursuite de l'unité

perdue. Il élaborera progressivement une méthode visant à transformer cet espace pulvérisé de la Renaissance, composé d'îles éparées (F. Lestringant) et de singularités (M. Bideaux), en un monde à nouveau entier.

N.D.

Michel de Certeau, mort en janvier dernier à Paris, avait accepté avec la générosité qui le caractérisait de faire partie du Conseil d'Études françaises et de coordonner avec Normand Doiron le présent numéro. La maladie l'a empêché d'écrire le texte promis. Celui qui savait mieux que personne relier l'Amérique à l'Europe, en lui conservant sa distance et son altérité essentielles, ne sera donc pas de ces «Voyages». Toutefois, l'esprit de sa relecture, amorcée et poursuivie dans des ouvrages marquants tels l'Absent de l'histoire et l'Écriture de l'histoire, est visible dans plusieurs des articles de ce numéro. Cette praesentia, qui ne peut plus désormais nous venir que de l'absence de l'écriture, est telle que l'avait exemplairement pressentie Michel de Certeau : «toujours à reprendre, [elle] double l'agir comme sa trace et son interrogation». Nous dédions à sa mémoire ces lectures de l'espace et du temps.

La Rédaction